

PARTIE

I



**M A R S E I L L E**

L'accident devait arriver.

L'avais-je inconsciemment provoqué? Je ne le saurai jamais... Toujours est-il que, ce jour-là, sous l'emprise d'un pur coup de folie, j'avais transgressé tous les interdits, et consciencieusement accumulé chacune des erreurs qu'un plongeur professionnel sait pertinemment qu'il ne doit jamais commettre : plonger seul, en eaux profondes, avec un matériel inadéquat... et une bonne gueule de bois! Pourquoi avoir délibérément ignoré les recommandations de sécurité les plus élémentaires? Une curiosité irrationnelle, peut-être. Un dépit immense, certainement.

Tout s'était déclenché une semaine plus tôt, lorsque sur les pentes herbues du palais du Pharo dominant le Vieux Port de Marseille, au hasard d'une pause détente bienvenue après quatre heures d'un séminaire dense et animé sur le biotope méditerranéen, j'apprenais de la bouche d'un moniteur de plongée une information qui me fit l'effet d'une bombe: l'apparition au large de Niolon d'une nouvelle algue invasive, la *Caulerpa Racemosa*. Alors qu'une seconde plus tôt, la pelouse

sous la plante de mes pieds déchaussés m'apportait sa fraîcheur vivifiante, une flamme ardente avait soudain été ravivée au creux de mon estomac par un tison incandescent. Un voile laiteux avait recouvert le magnifique panorama sous mes yeux, fondant les gréments majestueux, la ceinture de bâtiments cernant l'eau et les sommets alentour en un amalgame glaireux.

Liquéfiée la pierre noire et blanche de la cathédrale de la Major.

Atomisée la mantille de béton du Musée des Civilisations de l'Europe et de la Méditerranée.

Torpillée la façade rose de l'Hôtel de Ville.

Une bombe H était passée dans mon coin de ciel bleu, un signal d'urgence avait paralysé mon cerveau dans une gangue assourdissante, une camisole chimique avait étreint mes fonctions vitales... Moi, un solide gaillard de trente-neuf ans, plongeur scientifique, consultant pour le compte du CNRS<sup>1</sup> de Marseille, j'étais réduit à l'état de fragments; et le promontoire rocheux sur lequel le palais du Pharo m'avait semblé un instant plus tôt la solide proue d'un bateau fendant les flots, n'était plus sous mes pieds qu'un navire en perdition.

C'est à l'aube des années 2000, alors que j'étais encore un jeune étudiant en biologie marine à l'université de Sophia-Antipolis, que j'avais suivi la prolifération d'une autre de ces algues tueuses, surnommée à l'époque la « peste verte » ou encore « l'Alien des mers » : la *Caulerpa Taxifolia*. Ravageant tout sur son passage, asphyxiant les herbiers de Posidonie, menaçant le fragile équilibre des fonds marins et la biodiversité méditerranéenne, cette algue était devenue ma seule obsession et le sujet de mon mémoire de thèse... jusqu'à sa disparition soudaine et inexplicable ! Après des années de lutte contre sa multiplication au sein du laboratoire de l'Université, ce départ

---

1. Centre National de la Recherche Scientifique

impromptu m'avait paradoxalement laissé orphelin. La *Taxifolia* avait été la compagne de longues heures de plongée, d'interminables journées à la bibliothèque, d'innombrables nuits au labo... Et du jour au lendemain... *pfuiiiit!* Plus rien. Comme un corbeau stoppant abruptement ses missives, un preneur d'otages libérant ses prisonniers sans aucune raison, une maladie familière guérissant sans prévenir, l'insaisissable empoisonneuse s'était volatilisée, laissant l'homme de sciences sans problématique, le Pygmalion sans Muse...

Puis, hier, Marine me quittait, elle aussi. Emmenant Théa avec elle, notre fille de six ans.

Plus rien désormais ne me retenait à terre.

Le Large m'appelait.

Si la Surface me laissait à nu, dépouillé, déchiqueté de l'intérieur; les Profondeurs, elles, semblaient prêtes à m'offrir de nouveau toutes leurs promesses. Frappé d'une façon inattendue par le syndrome de Stockholm, j'allais « renouer » avec mon ennemie intime. Comme le chien-loup de Jack London, je m'apprêtais à retrouver mon état sauvage pour suivre l'appel des forêts marines.

6 h 30, ce matin.

J'hésite devant le stock de matériel de la Station marine. En diminuant les effets néfastes de l'azote dans le sang, les bouteilles de *Nitrox* me permettraient de pouvoir plonger plus longtemps. Mais ma descente pourrait aussi m'amener à des profondeurs que ne supporte pas un mélange suroxygéné. Mon choix se reporte finalement sur des blocs<sup>2</sup> classiques.

Ce sera malheureusement une autre de mes erreurs.

Cuvant encore la bouteille de Casanis engloutie la veille, je prends le chemin de l'Estaque, où mon propre Zodiac, plus maniable que celui de la Station, m'attend dans le port de plaisance. Dès les premières minutes, la nausée me submerge tandis que le bateau avale les milles. Mais la sensation est vite effacée par l'excitation que je sens monter en moi, et les embruns qui me fouettent le visage sous la puissance du mistral. D'ailleurs, les mouettes rieuses semblent partager mon impatience. Le soleil est déjà haut et je sens les gouttes de sueur, prisonnières de ma combinaison en Néoprène, perler

---

2. Bouteille, dans le jargon des plongeurs professionnels

dans mon dos. Dans la précipitation, j'ai oublié les gantelets qui me sont habituellement indispensables pour protéger mes avant-bras, toujours découverts en raison de ma grande taille. Je m'en veux un court moment, puis laisse la déraison l'emporter. Au fond de moi, je dois avouer que je me languis de poser mes doigts, même transis de froid, sur l'algue fatale...

Car si le but avoué de ma sortie est d'ordre scientifique, ma motivation réelle est bien plus personnelle. Tout ce que je souhaite, c'est retrouver des sensations oubliées. À cet instant, je n'ai pas vraiment conscience du désordre de mes pensées, ni de la démesure de mes actes. Je saisis simplement la chance qui m'est offerte de remonter l'échelle du temps, jusqu'à l'époque heureuse où je maîtrisais encore ma vie.

Après quelques minutes de mer, la calanque de Niolon m'apparaît, nichée entre le Rove et Ensues-la-Redonne, au cœur du parc marin de la Côte Bleue. Je laisse derrière moi les petites maisons lovées dans la crique, pour me rapprocher de la calanque de Méjean et du site des Yeux de chat, où je suis attendu par quarante mètres de fond, au royaume des murènes et des sars.

Après un coup d'œil à mon GPS pour constater que je suis parvenu au lieu du rendez-vous, je stoppe le moteur, jette l'ancre et laisse se dérouler la chaîne. J'ai toujours aimé cette sensation du bateau qui tangué légèrement, ces reflets du soleil sur l'eau, ce calme qui précède l'entrée dans un autre monde : celui des profondeurs immergées aux dimensions infinies. Dans une sorte de transe, je hisse le drapeau signalant ma présence, vérifie rapidement mes instruments, enfile fébrilement mon gilet stabilisateur, ma ceinture lestée de plomb, mon masque et mes palmes par-dessus mes chaussons.

Air comprimé sur le dos, détendeur en bouche, couteau et lampe torche contre le flanc, je me laisse tomber en toute confiance dans les bras de l'onde qui m'accueille de son baiser salé.

Un frisson glacé remonte le long de mon échine, mais ce n'est pas à cause de la morsure de l'eau : Marine ne sera jamais plus auprès de moi... Voilà ce que je ne cesse de me répéter sans vraiment parvenir à y croire. Et comme si le départ de l'une m'autorisait à retrouver l'autre, je m'en vais sans regrets rejoindre la cousine d'un premier amour nommé *Taxifolia*.

Agrippé à la chaîne de mon ancre transformée en fil d'Ariane, j'aperçois les premiers émissaires du petit peuple de la mer : poulpes et congres évoluant lymphatiquement aux portes d'un palais tapissé de corail rouge, la grotte des Yeux de chat, où se cachent encore langoustes, porcelaines et cigales de mer.

Le cadran de ma montre m'indique douze mètres de profondeur : je poursuis ma descente jusqu'à deviner au loin les lèvres d'une faille, dont la direction m'est complaisamment désignée par des alcyonaires, aussi appelés « mains de mer » ou « doigts de mort ». Parvenu au fond, j'attache un filin à mon ancre et commence mon exploration en direction de la béance, tournant le dos à l'orbite creuse du félin. L'aiguille de ma boussole s'affole, indiquant un nord qui semble osciller au gré de ses caprices. Je choisis, bien inconsidérément, de me passer de son aide. Il faut dire que, depuis le tombant, des colonies de gorgones s'éventent mollement devant moi tandis que des nudibranches me font de l'œil à la manière de paons des mers. Qui pourrait résister à un tel spectacle ?

Je décide de nager dans le sillage d'une procession de crustacés, que l'on nomme très joliment « galathées »... et c'est là... c'est là que je les découvre... les premières langues vertes... les excroissances de la fameuse *Caulerpa Racemosa*!

Fascination.

Timidement, j'effleure d'abord avec le rayon lumineux de ma lampe les bourgeonnements moelleux des extrémités,

ces pousses ovoïdes qui se ramifient depuis les frondes et qui ont donné son surnom de « caulerpe raisin » à cette variété. Je suis encore étonné de trouver ici ces longs filaments plus habitués au substrat sableux des faibles profondeurs, mais je me laisse volontiers dérouter. La nature m'a déjà appris qu'elle n'en faisait qu'à sa tête; et malgré les diverses hypothèses avancées – dégénérescence génétique, succession d'hivers rigoureux, appauvrissement des sols – je me demande encore ce qui a sonné le glas soudain de ma « Folia », comme je l'appelais autrefois...

Sous mes yeux, se détache maintenant sur plusieurs mètres carrés, une chevelure de chlorophylle qui se balance légèrement au gré des courants marins. Les longs cheveux de ma femme avaient aussi de ces mouvements empreints d'élégance pure... La tentation est grande: j'avance mes doigts vers cette gerbe émeraude et jade. La sensation est celle que laisse une langue de chat sur la peau: râpeuse et presque sèche, alors qu'on l'attend douce et mouillée. Dans ce paradis aquatique si délicat, le bruit assourdissant de ma respiration et la bourrasque de bulles d'oxygène qui s'échappent autour de moi font mentir Cousteau et son « Monde du silence »: je suis un éléphant dans un magasin de porcelaine. Afin d'entrer en osmose avec le calme des eaux, je tente d'adopter une respiration ample et mesurée, au rythme d'un métronome imaginaire.

Deux temps pour inspirer, quatre pour expirer... inspirer... expirer...

Réaccordé, mon souffle se mêle maintenant au chant des abysses, de même que me reviennent les mots de ce poème que Marine chantonnait si souvent:



*Et la mer et l'amour ont l'amer pour partage,  
Et la mer est amère, et l'amour est amer,  
L'on s'abîme en l'amour aussi bien qu'en la mer,  
Car la mer et l'amour ne sont point sans orage.*<sup>3</sup>

C'est alors que je me persuade d'une scène étrange : autour de moi, la foule des spectateurs s'est dispersée et je me retrouve seul au milieu de baraquements de corail et d'étranges manèges venus de la surface.

Ici, ce qui ressemble à un stand de tir.

Là, l'entrée d'un train fantôme.

Les forains ont laissé derrière eux leurs habits de scène, leurs poissons apprivoisés au bout de leur laisse, et leurs instruments de musique ballottés par les courants. Des lucioles s'agitent dans le globe transparent que je promène devant moi, perçant l'intimité de la nuit marine et créant des ombres mouvantes alentour.

Une jeune fille.

Seins flasques dénudés.

Ventre rebondi, pris dans les voiles d'une robe à la haute taille antique.

Elle me croise dans un frôlement de nageoires. J'ai le sentiment qu'elle veut profiter un moment de la précieuse lueur qui m'accompagne. Elle m'adresse la parole mais aucun son ne parvient à mes oreilles. À la vue de ses lèvres boursofflées s'ouvrant sur l'écume épaisse qui se déverse de sa bouche, je ne peux m'empêcher d'éprouver du dégoût. Devant mon mutisme, la jeune fille bat en retraite. Mais, comme surgie d'un étrange défilé, paraît aussitôt une autre nymphe agitant ses nageoires caudales comme deux ailes de papillon. La peau

---

3. Poème de Pierre de Marbeuf

de son ventre est elle aussi tendue à l'extrême sous le tissu d'une même robe de style Empire, que le mouvement de l'eau retrousse sur ses longues jambes maigres. Elle aussi regarde mon globe avec envie, avant de s'engouffrer dans la nuit perpétuelle.

Je me retourne sur son passage : durant une fraction de seconde, ses cheveux et sa traîne restent encore visibles derrière elle, avant de la rejoindre, happés par l'obscurité des profondeurs.

Une voûte de corail translucide creusée de galeries.

Je pénètre dans le labyrinthe des alvéoles.

Une troisième jeune femme s'y trouve, sertie comme un bijou, dans un repli du corail : elle accouche en dormant d'un bébé mort-né dont le corps fripé est mollement bercé par l'eau au bout de son cordon ombilical.

Un peu plus loin, au détour d'un boyau, je surprends un couple enlacé. La même écume blanche, déjà vue au bord des lèvres de la première jeune fille rencontrée, se déverse de leurs deux corps. Comme si je m'étais déjà accoutumé aux étrangetés de ce monde, ce n'est plus du dégoût, mais du désir qui vient me submerger maintenant. Une pulsation chaude au creux de mes reins accompagne mon regard qui détaille les arabesques brillantes et mousseuses autour de leurs muqueuses, les flammèches blanches au bord de leurs lèvres, de leurs narines, de leurs oreilles et de leurs organes génitaux. Tandis que les spores libérés dansent autour d'elle, la fille me regarde en jouissant. Sa bouche se tord et ses yeux fixent le néant.

Une petite cavité dans la paroi. Un nid abandonné.

Je me faufile dans la brèche et laisse mon corps épouser les polypes qui la recouvrent, glissant dans un ravissement sans

nom, comme si, par tous les pores de ma peau, pénétrait en moi la plus douce des drogues.

Et puis, je rêve.

Je rêve que je fais l'amour à ces jeunes filles croisées plus tôt. L'une ferme les yeux, l'autre mord la mousse blanche au bord de ses lèvres. D'agréables fourmillements parcourent mon épiderme tandis que nos corps mêlés entament une ronde nuptiale dessinant une spirale douée d'un mouvement propre... Un incroyable sentiment d'harmonie fait naître un sourire extatique sur nos lèvres, tandis que nos yeux échangent des regards amoureux.

J'entrevois le paradis des derviches tourneurs... quand déjà, aux portes du plaisir, nos corps se détachent sans crier gare. Dans un cri silencieux, s'éloignent peu à peu du mien les visages des deux jeunes filles. Leurs doigts pointés m'invitent à baisser les yeux sur mon abdomen soudain étreint par une douleur atroce.

Et ce que je vois m'horripile : la peau de mon ventre est tendue à un tel point que dix doigts plaqués sous la fine membrane apparaissent en transparence. Et bientôt, entre mes jambes, se faufile une tête, puis un corps entier, inerte.

Je réalise alors seulement que j'ai l'apparence d'une jeune fille aussi frêle et fragile que ces femmes-poissons serrées un instant plus tôt dans mes bras.

Mes yeux se portent sur l'infini de l'océan au-dessus de moi. Puis, malgré les spasmes nauséux qui me secouent, comme dans un geste connu de toujours, j'arrache d'un coup de dents le cordon ombilical qui me relie à l'enfant mort-né.

Et c'est avec une affreuse sensation de vide au creux du ventre, que je le regarde remonter lentement vers la surface.